

La revue des ressources

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



Le fou de l'autre

Sophie Képès
jeudi 15 février 2007

Première journée

Je n'avais pas encore posé mon sac de voyage sur la moquette du salon que l'homme se ruait à ma rencontre, brandissant la couverture d'un magazine dont je distinguai à dix mètres l'orientation nettement conservatrice, et l'agitant sous mon nez comme un trophée de chasse, une coupe de finale d'Europe, une jarrettière de mariée, il hurla : « J'aurais tellement voulu avoir une fille comme ça !

- Bonjour, Papa », dis-je en m'avançant pour l'embrasser. Mais il était beaucoup trop occupé avec son magazine qui, de près, s'avéra de tendance plutôt néofasciste que conservatrice. « Regarde cette fille, reprit-il, là, dans la foule en liesse, juchée sur les épaules de son copain pour fêter la victoire de Buchirconi aux dernières élections : c'est le genre de fille que j'aurais voulu avoir.

- Tu n'as que moi, Papa, désolée. Pas en quadrichromie sur papier glacé. Totalement dépourvue de lyrisme. Juste ta fille en chair et en os, un peu essoufflée à cause de la montée de la Bourgade, mais ça va, merci. Et toi, tu vas bien ? »

Et je réussis à l'embrasser, me débarrassant du même mouvement de mon sac de voyage. Ce dernier était de plus en plus léger depuis que j'avais, en m'inspirant de la méthode dite « essais/erreurs » employée par la nature dans l'évolution des espèces, réduit la durée de mes séjours dans le domaine paternel d'une semaine à quatre jours, puis trois, et désormais deux : c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Et moi donc... Le stress était si intense que je cherchais toujours mon second souffle, dans nos échanges qui ne ressemblaient que de loin à des dialogues.

« Le titre de ce magazine est très juste, remarqua mon père de soixante-dix-huit ans, sans paraître entendre ma question qui n'était pourtant pas que de convenance.

Pour une fois, j'étais d'accord : le titre annonçait bien la couleur.

« Là-dedans, ils parlent des valeurs tant morales que financières - c'est vraiment bien trouvé. Je vais m'y réabonner.

- Je trouve la fille un peu dépoitraillée, fis-je observer. Pas très correcte, en fait, malgré son foulard tricolore. Dans les rallyes du 7ème arrondissement, ça ferait négligé.

- J'ai envoyé de l'argent pour soutenir la campagne du Vendéen, là, comment s'appelle-t-il déjà...

- Gilles de Rais ?

- Mais non, pas Gilles... Enfin, tu sais...

- Et au borgne, tu lui en as envoyé, cette année ?

- Certainement pas, répliqua mon père offensé.

- Pourquoi, il t'a déçu ? Il a démerité ? Tu lui en avais bien envoyé, la dernière fois...

- Oui, mais non.

- Comment ça : oui, ou non ?! »

J'étais déjà épuisée. Je consultai ma montre : cela faisait exactement onze minutes que j'étais arrivée.

« Bon, j'aimerais bien aller saluer Marguerite, dis-je. Où est-elle ?

- Dans le jardin d'hiver. »

Marguerite était la troisième épouse de mon père, ils vivaient ensemble depuis quinze ans. Elle lisait les mêmes journaux que lui - je la soupçonnais même de l'avoir initié à certains titres -, mais elle était plus affectueuse. Malgré son tempérament maternel, elle n'avait pas eu d'enfants. Même si elle ne s'en plaignait pas, il était visible que cela lui manquait. Pendant nos premières années de fréquentation, j'avais été obligée de me montrer aussi odieuse avec elle que j'en étais capable, afin de la dissuader de m'adopter spirituellement. Depuis qu'elle y avait renoncé, nos relations étaient devenues plus paisibles.

Moi, j'étais issue du deuxième mariage de mon père. Une mère me suffisait amplement pour le restant de mes jours. Une belle-mère pour les week-ends, pourquoi pas ? Seulement, Marguerite habitait à mille kilomètres de Paris. Pour mon père, qui avait toujours rêvé de passer sa retraite sur

la Côte d'Azur, c'était l'idéal. Pour moi, la distance résolvait opportunément la question de visites plus fréquentes. J'avais entendu parler de compagnies aériennes à bas prix qui s'implantaient en France, mais je persistais à les ignorer...

Je grimpai l'escalier qui menait au jardin d'hiver. Marguerite n'était pas dans la pièce inondée de clarté malgré les stores vénitiens. Ni sur la terrasse mineure. Ni sur la terrasse majeure où l'on cuisinait et dînait durant tout l'été, et parfois jusqu'à Noël. Je redescendis quelques marches et l'appelai à travers la porte vitrée de son atelier : « Marguerite ! C'est moi, je suis arrivée. »

J'entrai. Ma belle-mère me tournait le dos. Plongée dans une armoire ancienne aux battants largement ouverts, elle semblait fouiller un rayon, à la recherche de quelque chose. Elle se retourna, petite femme bien campée sur ses pieds, en pantalon noir et pull blanc à col cheminée. Je constatai avec plaisir que ses drus cheveux courts étaient enfin poivre et sel, après des années de blondeur obstinée. « Ça te va bien, cette couleur », dis-je en l'embrassant. « Oh, moi, je voulais depuis longtemps arrêter de les teindre, mais mes copines trouvaient que j'étais mieux en blonde », fit-elle en passant une main coquette dans sa chevelure.

« Pour Papa, le problème ne se pose plus », commentai-je. Car l'homme âgé qui s'était précipité vers moi à mon entrée était totalement chauve, quoique dans une forme physique affolante. Il portait des lunettes à la lourde monture archaïque, aux verres sales, de fausses dents très ressemblantes à celles authentiques que j'avais connues dans mon enfance, et un appareil auditif discret pourvu d'un réglage à molette. Ces divers accessoires lui faisaient faux bond de temps à autre. Ravi de l'occasion, il courait dans son antre de bricoleur invétéré pour les réparer à l'aide d'un arsenal d'outils, de colles, de vis, de forets et de fers-à-souder qu'il accumulait depuis la préhistoire et conservait dans des boîtes en plastique scrupuleusement étiquetées, alignées sur des étagères impeccables. On trouvait là des spécimens de boulons dont le moule s'était perdu, des pièces récupérées sur toutes sortes d'appareils tombés en panne, un échantillonnage de matériel électrique à faire pâlir d'envie un magasin spécialisé. Je me demandais souvent ce que deviendrait ce trésor unique en son genre après sa disparition.

« Est-ce qu'il t'arrive de *jeter* quelque chose ? » lui avais-je demandé une fois. Il avait paru réfléchir un instant : « Oui. Mais je le répare *avant* de le jeter. »

« ...Qu'est-ce que tu étais en train de faire, Marguerite ? Je te dérange, peut-être ?

- Non, pas du tout. Je faisais du rangement. C'est mon atelier, je ne veux pas qu'on y touche. »

Je la dévisageai attentivement :

« Il veut encore tout chambouler dans la maison, c'est ça ? »

Elle me regarda avec désespoir. Je m'approchai d'elle et la pris par les épaules :

« Ne t'en fais pas, ça lui passera. Une de ses crises habituelles, hein ? Mais tu sais bien comment il est : si tu résistes, ça finit par se tasser. Jusqu'au prochain cycle.

- Je sais. Mais ici, c'est mon atelier. Alors, je range. »

En effet, jetant un regard circulaire, je remarquai que les dossiers et les chemises se bouscuaient dans l'armoire. Des disques 33 tours s'empilaient dans un coin, certaines toiles avaient été retournées et des cartons à dessin bâillaient, révélant des esquisses au fusain sur papier tramé.

« Tu vois, ces livres-là, j'en prends un de temps en temps pour le relire. Je suis tout étonnée de le retrouver, je ne sais même plus que je l'ai. Quarante ans. Je suis venue vivre ici dans les années soixante. Tu te rends compte ? »

J'avais lu moi-même quelques-uns de ces bouquins, des essais sur la psychologie des profondeurs, d'épais romans nourrissants, d'inattendus aperçus sur le chamanisme amérindien. J'avais écouté quelques-uns de ces disques, essentiellement du jazz. J'aimais beaucoup cette pièce dont les fenêtres oblongues donnaient sur de vieux toits de tuiles proches à les toucher, sur des collines bleues au profil assoupi où s'orchestraient parfois de spectaculaires couchers de soleil, avec profusion de nuages d'un rose factice et débauche de scintillements d'opérette. Sous ces fenêtres s'étirait le grand bureau de Marguerite où, depuis qu'elle ne peignait plus, il lui arrivait d'écrire... j'ignorais quoi.

« Regarde, j'ai mis des rideaux autour du lit de repos. Tu pourras faire la sieste ici, si tu veux, dit Marguerite en faisant coulisser les anneaux sur une tringle en bois.

- C'est chouette, approuvai-je. Je ne sais pas si j'aurai le temps d'en profiter. En tout cas, on se sent bien, ici. Pourquoi changer ? »

Je m'approchai d'une toile accrochée au mur où elle avait reproduit la vue qui s'offrait au-delà des fenêtres. C'était une peinture à l'huile un peu sage, fidèle à son modèle. Le savoir-faire de Marguerite était incontestablement supérieur à celui des peintres du dimanche. Mais elle n'avait jamais voulu devenir une artiste de métier. Elle avait fait une carrière d'agent immobilier. Sur la Côte, les décennies passées avaient été un âge d'or pour ce genre d'occupation.

Marguerite s'était remise à ranger le contenu de l'armoire. Elle en sortit une paire de galoches :

« Tiens, tes chaussons, prends-les. Ils t'attendent à chaque visite.

- Qu'est-ce qu'ils font là ? Bon, je vais m'installer en bas. A tout à l'heure. »

En redescendant, je constatai que mon père s'était volatilisé. Probablement dans son bureau, scotché à son écran d'ordinateur, supposai-je. C'est là qu'il passait le plus clair de son temps, sauf au moment de la grand-messe télévisée du midi et du soir.

C'est l'atelier de Marguerite, me disais-je en défroissant mes fringues avant de les accrocher sur des cintres. C'est la création de Marguerite. C'est la projection, la matérialisation de la personnalité de Marguerite. L'oeuvre de toute sa vie. Voilà ce qu'était la maison où je me trouvais de passage - des murs et des poutres de chêne assemblés voici plusieurs siècles, en ruine lorsqu'elle était venue s'y nicher, qu'elle avait patiemment acquis, rénovés, meublés, décorés. Où mon père avait un jour emménagé. Où tant de gens étaient venus manger, dormir, converser des heures durant. Car ma belle-mère était une abominable parleuse. Un vrai robinet d'eau tiède, impossible à couper, surtout le soir, juste avant d'aller au lit. Combien de fois, morte de fatigue, n'y tenant plus, avais-je été sur le point de l'étrangler sauvagement, de la battre comme plâtre, de la jeter par-dessus bord dans les flots déchaînés, de l'abandonner de nuit à un carrefour désert, à cause de cet intarissable jaillissement de mots qui trouvait sa source quelque part en elle, dans son inquiétude d'exister pour les autres, d'entretenir un lien avec eux, de jouer un rôle dans leur vie... A moins qu'elle n'ait simplement eu peur d'aller dormir, comme les enfants ? Il me semblait qu'elle s'était un peu calmée ces derniers temps.

Lorsque j'eus fini de suspendre mes affaires, vérifié que le lit était fait, examiné la tache d'humidité au plafond qui avait encore changé de forme depuis la dernière fois, hésitant entre iceberg à la dérive et virus en mutation, je m'apprêtai à sortir. Le village m'avait semblé tout en fleurs lors de mon ascension, j'avais envie d'en faire le tour. Alors que j'avais déjà ouvert la porte, mon père surgit de son bureau et lança :

« Ce soir, on dîne au restaurant. J'ai réservé pour huit heures vingt. Après le journal.

- Au restaurant ? Qu'est-ce qu'on fête ?

- Où tu vas, là ?

- Prendre l'air. Tu veux que je rapporte quelque chose ? Du pain ?

- Ça ne peut pas faire de mal, du pain. On en a plein le congélateur. »

Il se dématérialisa aussitôt. Je refermai la porte derrière moi en poussant un soupir de soulagement.

Au milieu de l'après-midi, assis sur le canapé en face du poste de télévision éteint qui tapissait de noir la moitié du mur blanc, mon père lisait. Il avait toujours énormément lu : des romans, des essais, des documents, des biographies, en français, en anglais, sur tous les sujets imaginables. Mais il déjouait toutes les idées reçues sur ce qu'est censé être un grand lecteur. Je me demandais où passaient tous ces mots qu'il ingérait à foison. Il semblait les éliminer immédiatement sans les assimiler. Oui, c'était ça : comme certaines personnes ne « fixent » pas le calcium, mon père ne « fixait » pas ses lectures.

« Tiens, vous avez encore changé de télé ? remarquai-je.

- Ecran plasma à haute résolution, 165 cm de diagonale, équipé d'un récepteur de chaînes TNT et d'un lecteur de DVD intégré.

- En français, ça donne quoi ?

- Qu'est-ce que tu penses du mariage entre homosexuels ? demanda mon père en refermant son livre.

- Rien de spécial, je ne me sens pas concernée.

- C'est quand même une perversion.

- Le mariage ?

- Non, l'homosexualité. C'est une perversion, d'après le dictionnaire. J'ai vérifié. *Est perversion tout rapport sexuel qui ne consiste pas dans la pénétration d'un vagin par un pénis.*

- Si c'est dans le dictionnaire, c'est sûrement vrai. Mais je ne vois pas le rapport avec le mariage gay.

- Ils en ont parlé au journal. L'autre jour, un ami de Marguerite a prétendu que l'homosexualité masculine était normale, sous prétexte qu'on l'observe chez certaines espèces animales. Mais ça n'a rien de normal.

- On en a parlé des milliers de fois, Papa. Qu'est-ce que tu lis ?

- Ce n'est pas parce que c'est présent dans la nature que c'est *normal*.

- Tu as raison, Papa. Tu connais l'histoire du rabbin ? »

Marguerite entra côté cour et vint s'asseoir à côté de mon père. Elle croisa les bras et nous regarda, en attente. Il se tourna vers elle :

« L'autre jour, ton ami Charles a parlé d'une de ses connaissances, un médecin qui s'est castré lui-même quand il s'est rendu compte de ses pulsions homosexuelles. Avant même de passer à l'acte, tellement cela lui répugnait. Je l'approuve entièrement. Voilà un type courageux. »

Je me levai :

« On ne rigolerait pas tous les jours dans ce pays si tu devais le gouverner... Je monte sur la terrasse, j'ai besoin d'air pur. »

Là-haut, je m'installai dans un transat et roulai les jambes de mon pantalon jusqu'aux genoux, découvrant des mollets tout blancs qui me parurent étrangers à ma personne. J'étirai voluptueusement les orteils et cherchai mes lunettes de soleil dans une poche de ma veste.

In-sou-cian-ce... Il ne me manquait qu'un bouquin pour être comblée. J'en aurais bien pris un dans la bibliothèque de Marguerite, mais je savais qu'elle n'allait pas tarder à me rejoindre pour bavarder - inutile de se donner la peine de bouger...

J'entendis ses pas prudents dans l'escalier. Depuis qu'elle était tombée, elle se déplaçait lentement. Quel âge pouvait-elle avoir ? Un peu plus jeune que mon père, sans doute. Avant sa chute, elle montait gaillardement les nombreuses marches de sa maison à flanc de colline. A présent elle ne souffrait plus du dos, mais elle était devenue craintive. Elle avait perdu cette espèce de légèreté, de gaieté forcée qui la caractérisait, son côté éternelle jeune fille bravache et volontaire. Moi, je préférais sa nouvelle tonalité, je la trouvais plus vraie dans cette version émoussée - cela m'avait rapprochée d'elle.

« Tu sais, Marguerite, la semaine dernière j'ai invité des amis à dîner, et je leur ai fait ta recette d'épaule d'agneau. Elle a toujours autant de succès.

- Ah, tu la fais encore ? C'est une recette arménienne. Avec des petits fenouils, c'est délicieux... Il faut juste les couper très fins...

- Tu veux continuer à ranger ton atelier ? Je peux t'aider, je suis assez douée pour l'archivage. Bien obligée, je produis tellement de papier imprimé chez moi.

- Non, je continuerai plus tard, dit ma belle-mère en tirant une chaise et en s'installant face à moi. J'ai déjà fini de classer ma correspondance. Je n'arrive plus à écrire, tu sais ? Je vois les lettres gondolées, je ne trouve pas la bonne distance. Mon oeil gauche est fichu, mais tant que le droit fonctionne, je peux encore lire, heureusement.

- Tu es retournée chez l'ophtalmo ? Tu portes tes lunettes ?

- Oui, oui.

- Je ne les vois pas, là. Où sont tes lunettes ?

- Je fais des tests tous les matins, quand je me réveille. Je ferme l'oeil gauche et j'essaye de mettre au point sur la poutre au-dessus de mon lit. Une fois que c'est fait, je me lève et c'est reparti pour la journée.

- Mais c'est dû à quoi ? On ne peut pas t'opérer au laser ? On opère tellement de choses, aujourd'hui...

- Tu te souviens, je te l'ai raconté : je suis tombée dans un puits, plutôt une sorte de cave sans toit et j'essaye de remonter, il y a un bout de corde qui pend mais il est trop court, je saute et je saute mais je n'arrive pas à l'attraper, je suis épuisée, j'ai bien remarqué dans un coin de la pièce une sorte de chaudron plein d'un liquide bouillonnant mais ça a l'air dégoûtant, alors je reste là deux, trois jours et je me sens mal, si mal, c'est affreux et finalement je m'approche quand même du chaudron pour voir ce qu'il y a dedans et je sais que c'est la seule issue, alors tant pis je plonge, je plonge et je nage et je suis aspirée par ce liquide dégoûtant et au bout d'un moment je ressors, je suis dehors et je suis debout devant une porte, je la pousse et là je vois une ville sur le sable, c'est Aigues Mortes mais je ne le sais pas encore parce que je ne l'ai jamais vue, je n'y suis jamais allée, je franchis la porte et j'avance et voilà que je suis un adolescent, plutôt un garçon mais je ne suis pas sûre, et sur la plage au loin je vois passer une file de cavaliers, alors je cours vers eux, je les rejoins et je m'adresse au premier cavalier qui est aussi le chef et je lui dis « emmenez-moi avec vous, je vous en prie emmenez-moi, je veux tellement partir avec vous, je vous en supplie », mais le cavalier se penche vers moi et pose sa main sur mon épaule avec beaucoup de douceur, beaucoup de gentillesse, et il me dit « ce n'est pas possible pour l'instant, je ne peux pas t'emmener avec moi, tu es trop jeune ». Je restai silencieuse pendant quelques minutes.

« Marguerite, dis-je, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle sourit avec une pointe de son ancien air folâtre :

« Il a encore eu une crise terrible juste avant ton arrivée. Il avait décidé qu'on devait partir, quitter la maison, déménager à Paris. Il dit qu'il étouffe ici. Il étouffe dans cette maison.

- N'importe quoi ! m'écriai-je. Bien sûr qu'il étouffe, il ne s'éloigne jamais de son ordinateur ou de la télévision. Mais vous transplanter maintenant ! Enfin, cette maison, c'est la tienne, mais c'est aussi la sienne depuis quinze ans, non ? Il a eu le temps d'y faire sa place, il me semble ?

- Mais justement, il dit qu'il ne se sent pas chez lui, que ce n'est pas sa maison. »

Je la regardai avec commisération :

« Ecoute Marguerite, on en a déjà parlé : tu n'auras jamais la paix avec lui. C'est un homme qui ne peut pas vivre en paix.

- Je lui ai dit qu'il pouvait partir seul, s'il voulait.

- Mais non, tu vas voir, il va changer d'avis et se calmer, comme d'habitude.

- Je résiste tant que je peux. Mais c'est de plus en plus dur à chaque fois.

- Ne te laisse pas faire. Je le connais, il essaye de t'isoler, il cherche à t'affaiblir pour mieux te contrôler. Il fait ça avec tout le monde - avec moi aussi, dès qu'il sent une faille, une fragilité, il s'y engouffre. Il n'aime rien tant que de te flanquer un bon coup de pied dans le ventre quand tu es déjà par terre. Est-ce que tu t'es procuré un téléphone portable ?

- Non.

- Tu devrais, pour ne pas dépendre complètement de lui. Quand j'appelle, c'est toujours lui qui répond - pourtant, au départ, c'était bien ton numéro, non ? Il faut absolument que tes amis puissent te joindre sans passer par lui.

- C'est lui le chef. Il faut toujours qu'il soit le chef.

- Et moi aussi, tu pourras m'appeler en cas de souci. Tu peux compter sur moi, Marguerite, tu le sais.

- Mais je n'arrive plus à voir les chiffres sur le téléphone de la maison.

- Il y a des portables très simples, avec de grosses touches colorées, lumineuses. On enregistre les

quelques numéros dont tu as besoin, et toi, tu n'as qu'à taper sur la touche correspondant à la personne que tu veux joindre. C'est très facile, on te montrera. »

Marguerite se leva et se dirigea vers son atelier :

« J'ai retrouvé le cahier où je note mes rêves depuis longtemps, ça t'intéresse ? Tu pourras l'emporter, si tu veux.

- D'accord, volontiers. »

Elle s'arrêta sur la terrasse majeure et regarda vers la mer, abritant d'une main ses yeux verts. Je fixai son profil fermement dessiné de fille de marin.

« L'ophtalmo dit que c'est parce que je n'ai jamais porté de lunettes de soleil. Quarante ans ici, sur la Côte. Forcément, ça fatigue les yeux, cette lumière. »

Ma belle-mère disparut un instant, puis réapparut, selon sa coutume :

« J'en ai parlé au docteur Ganz.

- Votre locataire ? Celui que Papa voulait virer ?

- Oui, le médecin. Je lui ai parlé des crises de ton père. Ses obsessions. Ses cycles. Il m'a dit qu'il n'y avait rien à faire. Que ça s'aggravait avec l'âge. Une sorte de folie, de manie.

- C'est aussi mon avis. »

Elle rit, montrant ses dents très blanches, parfaitement naturelles :

« Ne t'en fais pas, il ne m'aura pas. Je suis une dure à cuire. »

Cette fois elle disparut pour de bon dans son atelier. Je n'entendis plus que ses pas et de légers entrechocs tandis qu'elle reprenait ses activités de rangement. Je restai étendue sur le transat, les yeux clos, attentive aux fourmillements de mon corps engourdi, à la tiédeur du soleil d'avril sur ma joue, aux cris des mouettes qui survolaient la terrasse mineure. Les hirondelles n'étaient pas encore revenues d'Afrique, mais on sentait qu'elles n'allaient plus tarder.

Mon père s'était emparé du menu et l'avait déployé sur la table, le lisant à haute voix et le commentant comme un général son plan de bataille avant l'assaut. Bien que Marguerite et moi en ayons chacune un exemplaire dans les mains, nous dûmes renoncer à effectuer seules le choix des plats, et finîmes par écouter docilement. Le serveur arriva et mon père lui transmit triomphalement sa feuille de route. Il se tourna vers moi :

« Tu repars quand ?

- Demain soir.

- S'il n'y a pas de grève à l'aéroport. »

Je sursautai :

« Quoi, ils l'ont annoncé ?

- Rien de précis pour l'instant, mais les syndicats en discutent. Ces crétins de fonctionnaires... Incapables de travailler normalement...

- Parce que les gens qui travaillent dans les aéroports sont fonctionnaires ?

- La plupart de mes amies sont enseignantes, broda Marguerite, toutes de gauche bien sûr, et elles se plaignent tout le temps de travailler trop alors qu'elles ont deux fois plus de vacances que dans le privé.

- Je crois que mon frère est fonctionnaire, intervins-je. Tu t'en souviens, Papa ? Ton fils Tristan, le chercheur ?

- Ah, ces syndicalistes... ces socialistes... Quel soulagement d'en être débarrassé pour longtemps ! Enfin une majorité claire au Parlement !

- Je regrette juste que le borgne ne se soit pas mieux défendu au second tour contre Buchirconi, dis-je.

- Moi, j'aime bien les communistes, poursuivit Marguerite, très en forme. De braves gens qui distribuent des tracts sur les marchés, le dimanche... Et ils y croient vraiment, ça se voit...

- Toute la gauche française est antisémite, affirma mon père dans une transition audacieuse. Et l'a

toujours été.

- Léon Blum serait heureux de t'entendre.

- Celui-là, la Seconde Guerre mondiale, c'est bien de sa faute... Il a des responsabilités historiques...

- Shlomo et Moshe vont consulter le rabbin Kahane au sujet d'un grave différend. Shlomo est le premier à exposer son point de vue. Le rabbin l'écoute attentivement et conclut : « Tu as raison, Shlomo, de toute évidence. »

- Ah ! voilà les entrées, se réjouit Marguerite.

- Qu'est-ce que tu as pris ?

- Je ne sais plus.... La même chose que toi, je crois.

- Mais Moshe proteste : « Attends, rabbin, tu ne m'as pas encore écouté ! » « En effet, Moshe, vas-y. » A son tour Moshe expose ses arguments, et le rabbin conclut : « C'est toi qui as raison, Moshe, sans nul doute. »

J'attaquai mon soufflé de céleri aux trois épices. Mon père venait de finir sa chiffonnade de jambon corse et lorgnait sur l'assiette de ma belle-mère, qui avait commandé la salade d'épinards au bleu d'Auvergne.

« Tu veux goûter ? » demanda-t-elle inutilement.

Mon père se mit à piocher dans les feuilles d'un vert sombre.

« Pas mauvais, commenta-t-il.

- Ressers-moi du vin, fit-elle.

- Encore ? Tu es sûre ?

- Ne t'inquiète pas, Marguerite, si tu te soûles, Papa et moi, on t'encadrera sur le chemin du retour...

- Elle prend des médicaments pour l'ostéoporose, coupa mon père. L'alcool est déconseillé.

- Et tant que tu y es, j'en reprendrai bien un verre... Merci... Donc, Shlomo et Moshe quittent le rabbin presque réconciliés, repris-je une fois réglé le sort du soufflé. C'est alors que Sarah, sa femme, surgit comme une furie de la cuisine : « J'ai tout entendu, est-ce que tu te moques du monde, par hasard ? Tu as donné raison à chacun d'eux, alors que leurs points de vue étaient diamétralement opposés ! Quel *shmendrik* tu fais ! C'est une honte ! » Et le rabbin répond...

- Tu peux finir, j'en ai trop, dit Marguerite en poussant son assiette du côté paternel.

- ...« Tu as raison, Sarah. »

Les plats de résistance furent servis. Au bout de cinq minutes, mon père, avec un soupir d'exaspération, s'empara du couteau et de la fourchette de Marguerite et se mit en devoir de lui couper sa viande. Elle le laissa faire sans mot dire. Je les observai un moment, puis je me concentrai sur mon assiette. J'essayais de me rappeler l'époque lointaine, mais encore repérable dans les strates de ma mémoire, où ce type chauve assis en face de moi m'avait décrit les merveilles fascinantes du monde physique et fait rêver devant le ciel étoilé de notre chalet à la montagne. Il lui arrivait même d'être drôle intentionnellement. Le même. Ça paraissait incroyable.

Deuxième journée

Ainsi que je me l'étais promis, je sortis tôt et descendis à pied vers la mer. Dans l'air léger flottait le parfum délicieux des citronniers. Les plumeaux des mimosas achevaient déjà de déflourir, alors que les glycines en bouton décochaient leurs flèches minuscules sur les rameaux et les vrilles décharnés. Au pied du village naissait brutalement le jeu de cubes chaotique des constructions modernes qui s'épandait comme un glacier sale jusqu'à la mer, rompu seulement par la croix que formaient l'énorme saignée hurlante de l'autoroute et la maigre rivière canalisée aux relents d'égout. L'unique tache encore verdoyante dans cet amas hideux à l'agencement indéchiffrable était le Domaine Renoir, où le peintre avait achevé sa vie en compagnie d'oliviers centenaires et de filles

rousses au teint laiteux.

Le chemin était long, mais je brûlais du désir d'aller marcher pieds nus sur les gros galets gris de la plage. En tournant le dos à la terre, en m'efforçant d'ignorer le trafic incessant de la route nationale qui longeait la côte et le grondement sourd des avions qui décollaient toutes les trente secondes, je pourrais peut-être parvenir à concevoir que c'était cette même mer qui touchait aux harmonieux rivages de Grèce, de Dalmatie, de Sicile, de Tunisie... Une mer qui semblait douée du pouvoir d'absorber indéfiniment les agressions humaines et d'y répondre par une beauté, une sérénité inaltérables.

Je baguenaudai une bonne heure sur la plage et, au retour, fis un saut à la pharmacie pour acheter une crème solaire. Le pharmacien me reconnut et s'enquit :

« Comment va votre père ?

- Très bien, je vous remercie.

- Toujours vaillant, malgré son âge ?

- Toujours.

- Ah ! comme je vous l'envie. Mon propre père est à peu près de la même génération que le vôtre, mais il ne veut plus bouger de son appartement. J'ai beau lui proposer des voyages, des excursions, rien à faire : il reste planté devant sa télé, effrayé devant toute initiative. Alors que votre papa déborde de curiosité pour le monde... »

Je me demandais si nous parlions bien de la même personne :

« En effet, il a une vitalité hors du commun », admis-je en réglant mon achat.

Je passai au marché pour acheter une fleur en pot destinée à Marguerite. Sur les trottoirs de la place, quelques sans-abri tendaient la main. Je fus étonnée de les voir : l'été, lorsque la foule des touristes et des vacanciers envahissait la petite ville, ils disparaissaient, soit que des producteurs de fruits réclament leurs bras dans l'arrière-pays, soit plus probablement qu'ils soient chassés par la municipalité. J'empruntai la navette qui ne fit qu'une bouchée des quatre virages en épingle à cheveux, puis je flânai encore un moment. Je m'assis sur un banc, regardant les enfants jouer à l'ombre du château de pacotille. Le vieux village retrouvait un brin de naturel avant l'invasion saisonnière pendant laquelle ne fonctionneraient plus que restaurants, boîtes de nuit et marchands de cartes postales.

D'humeur paisible et presque joyeuse, je rentraï sur le coup de treize heures.

« Encore un attentat à la bombe, annonça mon père en éteignant le poste au moment où je pénétrais dans la pièce. Dans un centre commercial. Trois morts, une dizaine de blessés. On ne peut plus sortir de chez soi tranquille.

- Où ça, l'attentat ?

- Dans le sud d'Israël.

- Ah bon ! Assez loin de Cap 3000, où tu fais tes courses habituellement... »

Il se leva et se dirigea vers la cuisine américaine, tandis que ma belle-mère restait assise en face de la télévision, les yeux fixés sur l'écran vide. On entendit mon père fouiller dans le réfrigérateur.

« Ces Arabes, reprit-il, ils ne seront satisfaits que le jour où ils auront égorgé tous les Juifs et jeté leurs cadavres à la mer.

- Tu as raison, Sarah.

- Quelle fête ils feront, ce jour-là... Quel triomphe ! Ils ne rêvent que de ça depuis cinquante ans.

- Dalila aussi, tu crois ?

- Dalila, c'est différent. C'est une femme correcte. Je connais aussi ses deux fils, elle les a bien élevés.

- Quand même, tu devrais te méfier. Une Tunisienne de quarante-huit ans qui fait le ménage deux fois par semaine dans la maison d'un Juif, c'est suspect. Surveille-la de près quand elle manie l'aspirateur.

- Marguerite, tu viens ? »

J'emboîtais le pas à ma belle-mère. Mon père était debout devant la surface de travail et éminçait des légumes sur une planche à découper.

Je retins un cri de stupéfaction : rêvais-je ? Mais non, il était bel et bien en train de faire la cuisine. Mon père. La cuisine. Je ne l'avais jamais vu lever le petit doigt dans ce domaine.

Il travaillait avec sa précision méthodique d'ingénieur surdoué en mécanique. Ses grosses lunettes avaient glissé au bout de son nez, et il jetait de temps à autre un coup d'oeil à un livre de recettes ouvert à côté de la planche. Ses gestes étaient vifs et précis, malgré ses articulations déformées par l'arthrose.

« Tu vas chercher la viande au congélateur, Marguerite ? demanda-t-il. Le rôti de veau cuit qu'on a acheté la semaine dernière, tu sais ?

- Oui », dit-elle en prenant le chemin de la terrasse majeure, où trônait un gigantesque sarcophage capable de cracher une tonne de glace pilée à la seconde, dans un feu d'artifice étincelant de blancheur.

Elle redescendit au bout de dix minutes :

« Je n'arrive pas à remettre la main sur ce rôti. Tu es sûr qu'on ne l'a pas rangé au frigo ?

- Laisse, j'y vais », dit mon père.

Il fit un rapide aller-retour et revint avec le rôti emballé de papier rose.

« Tu n'avais pas refermé la porte du congélateur, la rabroua-t-il, ça commençait déjà à fondre.

Faudra dégivrer. Tu mets le rôti à cuire ? »

Entre-temps j'avais dressé la table du déjeuner.

« Puis-je me rendre utile ?

- Non, tu es notre invitée, sourit Marguerite, assieds-toi. »

Sur la table de cuisson, je la vis allumer une plaque, puis une deuxième, et poser une casserole sur la troisième.

Mon père continuait de couper les poivrons. Du coin de l'oeil, il suivait les mouvements de sa femme. Sans rien dire, il éteignit les deux plaques de cuisson, mit le rôti dans un plat en verre et l'enfourna au micro-ondes. Marguerite se passa les mains dans les cheveux et vint s'asseoir à table :

« Il ne veut pas que je conduise sa nouvelle voiture, déclara-t-elle à mon intention. Il dit qu'elle est trop difficile à manier. Mais moi, ça fait quarante ans que je conduis dans ces petites rues étroites. Crois-moi, j'en ai conduit, des grosses voitures, ça ne me fait pas peur. Toutes sortes de voitures... Je faisais même de la montagne, j'allais passer des week-ends dans l'arrière-pays toute seule avec Claudine, ma chienne griffon, tu te souviens d'elle ? »

Je faillis répondre que Claudine était morte bien avant notre rencontre. Et puis j'examinai intensément Marguerite... Je me tus.

« A.H., murmura mon père. On va l'appeler maladie d'A.H., d'accord ? Je ne veux pas qu'elle nous entende. »

Vers la fin de l'après-midi, sur sa demande, nous nous étions retrouvés dans son bureau, une pièce sombre, froide et impersonnelle malgré le divan où j'étais assise et les photos de famille accrochées au mur. Des placards blancs coulissants, des tiroirs disposés de façon hyper-rationnelle, un ordinateur mastodonte avec tous les périphériques possibles, un grouillement de câbles au sol.

Qu'est-ce qu'il fabriquait là, à longueur de journée ? Mystère.

Ses yeux restaient fixés sur un point à côté de moi tandis qu'il expliquait :

« Après sa chute, elle a fait une sorte de dépression, quelque chose de tout à fait inhabituel chez elle. Un de nos amis a décelé des signes particuliers chez elle, dans sa manière de manipuler les objets. J'ai réussi à la convaincre de passer un scanner du cerveau, sous prétexte de lui faire faire un check-up à l'occasion de son accident.

- Et... ? Le résultat ?

- Le neurologue n'a rien trouvé d'anormal.
- Alors, ce n'est pas Alzhe... A.H. Je suis sûre que ça se voit au scanner.
- Oui, mais les signes... Ecoute, il y a des matins où elle ne sait plus comment enfiler sa robe de chambre. Elle la tourne et la retourne dans tous les sens, comme si c'était la première fois qu'elle la voyait...
- C'est peut-être de la démence sénile.
- Elle n'arrive plus à écrire. Elle se cherche toutes sortes d'explications, mais la vérité, c'est que... Tiens, regarde. »

D'un de ses tiroirs immaculés, il sortit une enveloppe qu'il me tendit :

« C'est une adresse qu'elle a essayé de rédiger il y a quinze jours. »

L'enveloppe était traversée de lignes qui se chevauchaient, les lettres minuscules mêlées aux majuscules. Au verso, même chose. Je la rendis à mon père.

« Depuis quelque temps, reprit-il, elle va mieux, parce qu'elle prend un traitement prescrit par le neurologue. Je lui fais croire que ce sont des médicaments contre l'ostéoporose. Seulement, dans deux mois, la prescription va expirer. Je voudrais la faire examiner par un autre spécialiste, qui pourra confirmer ou non le diagnostic. Mais je ne sais pas comment l'amener à cette nouvelle consultation... »

Il me regarda brièvement en face. Il avait l'air vraiment désespéré, mais avec lui, on ne pouvait jamais être sûr.

« J'en ai parlé au docteur Ganz.

- Votre locataire, le médecin ? fis-je avec un sourire involontaire.
- Oui. Il m'a dit que dans ce genre de maladie, plus tôt on est soigné, mieux ça vaut... Même si de toute façon, ça ne peut qu'empirer, jamais guérir. »

Il fit un demi-tour dans son fauteuil pivotant. La tête basse, il poursuivit :

« La semaine dernière, j'ai essayé de convaincre Marguerite de déménager à Paris. Elle sera mieux soignée là-bas, il y a tous les hôpitaux, tous les grands pontes... Mais elle a en a fait un tel drame que j'ai renoncé à lui en reparler.

- Tu ne lui as pas dit pourquoi tu envisageais de déménager ?
- Non... Puisqu'elle ne sait pas, pour A.H.
- Tu te rends compte de ce que ça représente pour elle, de s'arracher à cette maison où elle vit depuis si longtemps ? Qui est tout pour elle ?
- Mais toi, tu ne crois que pas que ce serait la meilleure solution, d'aller à Paris ? »

Depuis vingt ans qu'il était retraité, c'était la première fois que je voyais mon père confronté à une véritable épreuve. La plupart du temps, ses dilemmes se limitaient au choix de l'itinéraire de la croisière de luxe qu'il faisait chaque printemps (fjords ou tropiques ? tourisme culturel ou farniente absolu ?), ou à celui du modèle de sa nouvelle voiture (boîte de vitesses automatique ? marque allemande ou japonaise ? deux ou quatre portes ?). Qui plus est, chose inouïe, il paraissait demander mon aide - ou du moins, mon avis.

« Non, répondis-je. Non, en aucun cas. C'est ici qu'elle a tous ses amis, et surtout ses repères. Elle se sentira toujours moins confuse, moins désorientée dans sa propre maison que n'importe où ailleurs. De plus, c'est dans cette région-ci qu'on trouve le plus de médecins au mètre carré... Surtout en gériatrie. Le moment venu, il faudra peut-être la placer dans une résidence spécialisée à proximité, de façon à pouvoir lui rendre visite régulièrement. Mais on n'en est pas là. Il me semble que tu as voulu sauter tout de suite à la solution, alors que le problème vient juste de se poser... »

Il continuait à m'écouter sans m'interrompre.

« Et puis, Papa, pour l'amener à consulter de nouveau un neurologue, il faut lui dire la vérité. C'est une personne à part entière, jusqu'à nouvel ordre. Respectable et responsable. »

Il eut un geste de protestation.

« Tu n'es pas obligé de prononcer le nom d'Alzheimer, c'est vrai qu'il est effrayant. Mais tu peux lui dire que tu te fais du souci pour elle, que tu voudrais t'assurer qu'elle est bien suivie. Je suis certaine

qu'elle est consciente de ses troubles. Elle ne sera pas si étonnée, tu verras... Peut-être qu'elle va pleurer, ça, oui. Mais tu dois absolument lui dire la vérité, avec affection, avec tendresse. »

Il se taisait toujours.

« Pour toi non plus, ce ne sera pas une partie de plaisir, évidemment. Il faudra t'entourer de gens qui te conseilleront, qui te soutiendront. Mais je crois que tu es décidé à accompagner Marguerite aussi loin que tu le pourras, n'est-ce pas ? »

Il acquiesça de la tête.

« Bien, Papa. Si je peux faire quoi que ce soit... En tout cas, tu peux compter sur moi.

- Je ne peux pas compter sur toi, répliqua-t-il du tac au tac en se redressant sur son siège capitonné, tu n'as pas d'argent. D'ailleurs, tu n'as jamais vécu du revenu de tes activités. »

Le coup était si imprévu que j'en restai sonnée une longue minute.

« D'accord, dis-je enfin. D'accord. »

Je bondis sur mes pieds et allai chercher mon billet d'avion :

« Tu vois ça ? C'est un aller-retour Paris-Nice. Plein tarif. Avec quel argent je l'ai payé, d'après toi ? »

Il s'agita sur son fauteuil. Je remuai la liasse sous son nez :

« Alors, avec quel argent ? Celui de la drogue ? Celui de la prostitution ? »

Il leva la tête vers moi, mais ses yeux étaient fermés :

« *Compter sur quelqu'un*, ça veut dire financièrement, non ? Si on interrogeait des gens au hasard, quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux l'interprèteraient comme ça... D'ailleurs, je suis certain que dans le dictionnaire...

- Si c'est dans le dictionnaire, c'est sûrement vrai. Mais tu n'as pas répondu à ma question. Tu sais que je ne suis pas une femme entretenue. Donc, avec quel argent j'ai acheté ce truc ? »

Devant son silence, je rempochai le billet.

« Et dire que c'était pour venir te voir... Compter sur quelqu'un, figure-toi, ça comporte plein d'autres dimensions que matérielles. Mais puisque tu ne sembles pas avoir la moindre idée de ce dont je parle... Pas la moindre... »

J'attendis une réaction qui ne vint pas. Je me détournai :

« Je vais dire au revoir à Marguerite. »

En montant les marches vers le jardin d'hiver, je pris conscience de mes poings serrés et des violents battements du sang dans mes tempes. Je fis une pause, m'astreignant à me détendre. Au-dessus de moi, dans un brouillard lumineux, le ciel délavé de la fin du jour semait des confettis bleus entre les frondes et les palmes des plantes d'intérieur.

« Tu crèveras tout seul, vieux salaud », murmurai-je. Et je me souvins aussitôt que cette phrase, la même exactement, je la lui avais déjà lancée en pleine figure pendant mon adolescence...

J'inspirai à fond et entrai. Les stores étaient remontés, Marguerite feuilletait un magazine, assise sur le canapé.

« Tu as retrouvé tes lunettes, finalement ?

- Tu t'en vas ?

- Oui, mais pas la peine de te déranger. »

Je me penchai pour l'embrasser.

« Je t'ai déjà raconté l'histoire du peintre pour qui je posais, quand j'avais seize ans ? dit-elle.

- Je ne crois pas.

- J'arrive chez lui, recommandée par un confrère. Il me fait signe de m'installer sur le divan. Je me déshabille, je m'allonge, comme pour les autres. Il travaille. Vient la pause. Curieuse comme je suis, je me glisse vers le chevalet pour regarder ce qu'il peint : un bateau. Bizarre, je me dis. Mais ça continue de la même manière : à chaque séance de pose, il me dit de m'installer, et puis il ne peint que des bateaux, la mer, les côtes. C'est un peintre de marines, un spécialiste. Il n'a jamais fait autre chose. Tu te rends compte, ce que c'est drôle ! »

Je n'eus aucun mal à rire de bon coeur avec Marguerite. Je l'embrassai de nouveau, serrant ses mains dans les miennes :

« Tu n'as pas besoin de m'accompagner. Je t'appellerai. Prends soin de toi. »

Elle consentit à rester sur place, mais me suivit du regard par-dessus la rampe.

« Oh ! attends, s'écria-t-elle, j'ai oublié de te donner mon cahier de rêves. Je vais le chercher.

- Ce n'est pas grave, tu me le donneras la prochaine fois. Ce qui est écrit l'est pour toujours, n'est-ce pas ? Même les rêves... Au revoir, à bientôt ! »

Je ramassai mon sac dans l'entrée et sortis sans revenir sur mes pas pour prendre congé de mon père.